

Tim CROTHERS

LA DAME DE KATWE

*Traduit de l'anglais (américain)
Par Éric Betsch*

Michel
LAFON

The Queen of Katwe © 2012 by Tim Crothers
Publié avec l'accord de Scribner,
un département de Simon & Schuster, Inc.
Première édition par Scribner en octobre 2012

*Tous droits de traduction, d'adaptation
et de reproduction réservés pour tous pays.*

© Éditions Michel Lafon, 2016
118, avenue Achille-Peretti – CS 70024
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex
www.michel-lafon.com

Crédits photographiques : chapitres 1, 2, 5 et 9 : Tim Crothers.
Chapitres 3 et 10 : avec l'aimable autorisation de Robert Katende.
Chapitres 4, 7 et 11 : David Johnson/Silentimages.org.

*Pour Atticus et Sawyer,
et pour les enfants d'Ouganda et d'ailleurs*

Prologue

Elle remporte la partie décisive mais n'a aucune idée de ce que cela signifie. Personne ne lui a expliqué l'enjeu, alors elle joue, tout simplement, comme elle en a l'habitude. Elle est à des lieues d'imaginer qu'elle vient de se qualifier pour l'Olympiade. Elle ne sait pas davantage ce qu'est une Olympiade. Et encore moins que grâce à cette qualification elle s'envolera d'ici quelques mois à destination de Khanty-Mansiysk, ville perdue dans la lointaine Russie centrale. Elle serait d'ailleurs incapable de situer la Russie sur une carte. Lorsqu'elle découvre tout cela, elle ne pose qu'une question :

– Il fait froid, là-bas ?

Elle part en Russie, afin de participer à l'Olympiade, en compagnie de neuf coéquipiers, ayant tous dépassé la vingtaine, plus âgés qu'elle d'une dizaine d'années. Si elle les connaît depuis longtemps, pour la plupart,

La Dame de Katwe

et si elle les côtoie vingt-sept heures durant, le temps de rallier la Sibérie, de l'autre côté du globe, aucun d'eux ne sait vraiment d'où elle vient ni quelles sont ses aspirations. En effet, Phiona Mutesi est originaire d'un endroit où les jeunes filles comme elle n'évoquent pas ces choses-là.

19 septembre 2010

Chère maman,

Je suis partie pour l'aéroport. J'étais très contente. Ce n'était que la deuxième fois que je quittais la maison. Quand j'y suis arrivée, j'ai eu un peu peur en me disant que j'allais jouer contre les meilleurs joueurs d'échecs du monde. J'ai dit au revoir à mes amis et à mes frères. Certains ont pleuré parce que j'allais leur manquer. Mais il fallait que je parte. ils m'ont souhaité bonne chance et m'ont dit qu'ils prieront pour moi. Nous avons embarqué à bord d'un europlane pour aller d'Ouganda au Kenya. L'europlane s'est envolé dans le ciel. J'ai vu les nuages, ils étaient très beau. Je me suis dit je suis peut-être au paradis. J'ai demandé à Dieu de me protéger. C'est vrai : qui je suis pour voler dans cet europlane ? Dieu a dû en décider ainsi. Nous sommes arrivés au kenya sans souci. J'étais très fatiguée ; on m'a donné une part de gâteau qui ressemblait à du pin. Je n'en avais jamais goûté mais c'était très sucré. J'ai trouvé ça très bon.

L'europlane pour aller à Dubaï était énorme. On nous a servi beaucoup de repas. J'avais très faim. J'ai prié Dieu pour qu'il nous protège. Et c'est ce qu'il a fait. Nous sommes arrivés sans problème. J'ai été étonnée par les gens qui voyageaient

Prologue

avec moi. Ils se comportaient comme s'ils étaient mes parents et me traitaient très bien. Mon entraîneur s'occupait de moi comme si j'étais son bébé. Je ne m'y étais pas du tout attendue. Voilà pour ma première journée.

Les choses ont changé quand nous sommes arrivés à Dubaï. chacun s'est retrouvé tout seul. Après, nous avons embarqué à bord du dernier europlane, pour aller en Russie. nous avons prié pour que tout se passe bien. Puis nous avons décollé. Cette fois, l'europlane est monté très haut dans le ciel. Je crois que j'ai presque touché le paradis. les nuages étaient très beaux. On m'a ensuite servi de la nourriture que je n'avais jamais vue, je ne la connaissais pas. Je me suis sentie mal. j'ai eu envie de vomir. Mais nous sommes bien arrivés. Et on nous a accueillis à l'aéroport.

Ensuite, on nous a donné des chambres.

La cérémonie d'ouverture de l'Olympiade d'échecs 2010 se déroule sur une patinoire. Phiona n'a encore jamais vu la glace. Il y a des lasers, des mammouths laineux, des danseurs dans des bulles, ainsi que des comédiens déguisés en pièces d'échecs ; dames, fous et pions évoluent sur un échiquier géant dessiné sur la glace. Les mains plaquées sur les joues tant elle est émerveillée, Phiona ne perd pas une miette du spectacle. Elle demande si celui-ci se joue tous les soirs en cet endroit. Non, lui répond-on ; ce lieu accueille des matchs de hockey, des concerts et des représentations de cirque. Phiona n'a jamais entendu parler de tout cela.

Elle regagne son hôtel. Avec ses quinze étages, c'est de loin le bâtiment le plus élevé dans lequel elle soit

La Dame de Katwe

jamais entrée. Elle est saisie d'un mélange d'inquiétude et d'excitation lorsqu'elle prend l'ascenseur, comme si elle s'embarquait sur des montagnes russes. Depuis la fenêtre de sa chambre, elle contemple la rue pendant une demi-heure, stupéfaite de voir combien les gens sont minuscules, depuis le sixième étage. Puis elle s'offre une longue douche bien chaude et se frotte énergiquement, afin de se débarrasser de la crasse de son bidonville natal.

L'après-midi suivant, lorsqu'elle pénètre pour la première fois dans la salle où va se dérouler la compétition, un immense court de tennis couvert rempli d'un bout à l'autre de centaines d'échiquiers flambant neufs, Phiona se rend immédiatement compte qu'à quatorze ans elle fait partie des plus jeunes compétiteurs de ce tournoi qui rassemble plus de mille trois cents joueurs issus de cent quarante et une nations. On lui explique que jamais on n'a réuni autant de talents échiquéens. Ce qui la rend nerveuse. Comment pourrait-il en être autrement ? Elle va défendre les couleurs de son pays, l'Ouganda, face à d'autres nations, mais, contrairement à ce à quoi elle a été habituée à Katwe, elle ne va pas affronter des enfants. Elle va être opposée à des femmes, des adultes. Tandis que l'heure de sa première partie approche, elle peine à trouver sa table, car elle est encore en plein apprentissage de la lecture. *Ai-je vraiment ma place ici ?* ne cesse-t-elle de se demander.

Sa première adversaire est Dina Kagramanov, la championne du Canada. Née à Bakou, en Azerbaïdjan, la ville natale de l'ancien champion du monde Garry Kasparov, Dina Kagramanov a appris à jouer aux échecs

Prologue

à l'âge de six ans, avec son grand-père. À vingt-quatre ans, elle participe à sa troisième Olympiade et faisait déjà partie de l'élite échiquéenne avant même la venue au monde de Phiona. Difficile d'opposer deux joueuses plus dissemblables que cette Blanche, qui jouera la partie avec les noirs, et cette Noire, qui sera conducteur des blancs.

Profitant de l'inexpérience de Phiona, Dina Kagramanov se lance à l'attaque et lui tend un piège dès l'ouverture, récoltant ainsi un avantage d'un pion. Se penchant au-dessus de l'échiquier, une posture agressive dont elle est coutumière, Phiona a les mains plaquées sur le front, comme pour contraindre mentalement ses pièces à adopter une meilleure position stratégique. Malgré son obstination, elle ne se remettra pas de son erreur initiale. Victorieuse de ce duel, Dina Kagramanov se déclare impressionnée :

– C'est une véritable éponge. Elle enregistre toutes les informations que vous lui donnez, pour ensuite s'en servir contre vous. N'importe qui peut apprendre les coups et la façon d'y réagir. En revanche, raisonner comme elle le fait à son âge est un don qui lui promet d'aller très loin.

21 septembre 2010

Chère maman,

Je te salue au nom de Jésus-crist tout puissant. Je t'écris pour t'informer que ça ne va pas très bien, il a plu ce matin et il fait très froid, maintenant. Je ne veux plus rien manger. Je suis pas habituée à ce type de nourriture. J'ai mal au cœur

La Dame de Katwe

au petit-déjeuner, et j'ai envie de vomir. Mais prions Dieu, et peut-être que ça ira. Ce que j'ai aimé, c'est qu'on nous a donné plein de cadeaux, même si j'ai perdu ma première partie. Mais j'en gagnerai d'autres, maman, je te le promets. Mon entraîneur m'encourage à jouer très bien. Mais je suis sûre que je le décevrai pas. Je vais travailler de mon mieux. Je vais tout faire pour gagner cinq parties, même si je joue contre des femmes très fortes. Je prie Dieu pour que je tienne cette promesse. J'ai prié Jésus, amen.

Phiona a de la chance de se trouver ici. L'équipe féminine ougandaise n'a jusqu'alors jamais participé à une Olympiade d'échecs ; elle n'en a pas les moyens. Mais cette année, le président de la FIDE, l'organisme qui gère les échecs au niveau mondial, est parvenu à financer intégralement le voyage et le séjour de l'équipe ougandaise, dans l'espoir d'obtenir le vote de ce pays lors du scrutin à l'issue duquel il espère être réélu. Des opportunités déterminantes pour Phiona.

Désireuse d'explorer les lieux, elle se présente en avance, le deuxième jour. Elle découvre des Afghanes en burka, des Indiennes en sari, des Boliviennes en poncho et chapeau melon. Elle repère également un joueur aveugle et se demande comment une telle chose est possible. Soudain, un Irakien s'agenouille et se met à prier en direction d'un endroit appelé La Mecque.

Tandis qu'elle se dirige vers sa table, Phiona est interceptée par des agents de sécurité qui lui demandent de présenter son badge de joueuse, peut-être parce qu'elle a l'air si jeune, ou parce que avec ses cheveux très

Prologue

courts, son sweat-shirt ample et son pantalon de survêtement on peut la prendre pour un garçon.

Avant d'entamer la partie, face à Yu-Tong Elaine Lin, de Taïwan, Phiona retire ses baskets. Elle n'a jamais joué aux échecs en gardant ses chaussures aux pieds. Totalement stoïque, Lin garde les yeux rivés sur l'échiquier, comme si Phiona n'était pas là. En milieu de partie, Phiona commet une erreur tactique qui lui coûte deux pions. Peu après, Lin se rend coupable d'une bourde similaire, malheureusement Phiona le remarque trop tard et laisse passer une occasion qui aurait pu faire basculer la partie. À partir de cet instant, son regard se perd dans le vide. À peine capable de s'intéresser aux pièces encore en jeu, elle est déçue. Les coups s'enchaînent et, de façon prévisible, elle perd cette partie qu'elle aurait dû remporter, elle le sait.

Puis elle se lève et se précipite dehors, sur le parking. Malgré les consignes de coach Robert, qui lui a demandé de ne jamais se déplacer seule, Phiona grimpe dans une navette qui assure la liaison avec son hôtel. Une fois sur place, elle monte directement dans sa chambre, où elle se met à hurler de colère dans son oreiller, comme des millions d'autres adolescentes l'ont fait avant elle. Plus tard, ce soir-là, son entraîneur tente de la reconforter mais elle reste inconsolable. C'est la première fois, et ce sera la dernière, que les échecs lui font verser des larmes. En vérité, et même si sa vie a été extrêmement difficile jusqu'à présent, Phiona ne se rappelle pas avoir jamais pleuré.

Ouverture

Chapitre premier

La terre des grenouilles



Hakim Ssewaya, qui a vécu quarante ans à Katwe, devant sa cahute. Lors des fréquentes inondations que subit le bidonville, cette structure se remplit d'un torrent incontrôlé d'eaux usées.

Elle n'avait pas le choix. Nakito Jamidah avait donné naissance à quatre enfants sans être mariée, dont des jumeaux morts durant l'accouchement. Elle n'était plus la bienvenue chez ses parents, dans le minuscule village de Namilyango, en Ouganda. Jamidah était cuisinière à l'école primaire de Lugala, qu'elle avait fréquentée en tant qu'élève puis abandonnée à l'âge de huit ans, une décennie auparavant, mais elle n'avait toujours pas les moyens de nourrir ses deux enfants survivants, qui habitaient chez leurs grands-parents. Le père de ses enfants, un homme qui fréquentait d'autres femmes en même temps qu'elle, était un ancien soldat. Cet ivrogne brutal avait souvent maltraité Jamidah, jusqu'au jour où elle l'avait enfin quitté. Plus tard, il s'était rendu à l'école de Lugala où, fou de rage et abruti par l'alcool, il avait renversé d'un coup de pied une casserole de porridge bouillant sur Jamidah, qui avait été grièvement brûlée. Elle craignait désormais pour sa vie. Elle devait partir.

C'est ainsi qu'elle se réfugia en ville.

La Dame de Katwe

En 1971, lorsque Jamidah arriva à Kampala, la capitale tentaculaire, poussiéreuse et embouteillée, l'Ouganda était plongé dans une pagaille qui n'allait qu'empirer. Bordé par le Kenya à l'est, le Soudan au nord, la République démocratique du Congo à l'ouest, et la Tanzanie, le Rwanda et le lac Victoria au sud, ce petit pays de l'Afrique de l'Est n'avait arraché son indépendance à la Grande-Bretagne que neuf ans plus tôt. À l'image de la quasi-totalité des jeunes nations du continent noir, cette ancienne colonie souffrait de maux de plus en plus pénibles. La carte de l'Afrique coloniale avait été dessinée sans aucune cohérence ; des enfants avec des crayons de couleur n'auraient pas fait pire. Malgré leurs cultures, langues et coutumes distinctes, les quatre tribus principales ougandaises s'étaient unies face à l'ennemi colonial. Or elles étaient à présent incapables de vivre en harmonie au sein de frontières artificielles, si bien que l'Ouganda stagnait en un perpétuel état de guerre civile.

L'histoire de la politique ougandaise post-coloniale se résume à l'ascension d'un militaire ayant trahi son général. En cette année où Jamidah s'installa à Kampala, Idi Amin, le commandant de l'armée ougandaise, déposa Milton Obote, le président ougandais, lors d'un coup d'État. Amin deviendrait le dictateur le plus cruel de l'histoire africaine.

Ayant abandonné ses études dès l'école primaire et ancien champion de boxe de niveau national, Amin avait intégré en 1946 le King's African Rifles¹ en tant

1. Régiment colonial britannique. (Toutes les notes sont du traducteur.)

La terre des grenouilles

qu'aide-cuisinier, avant de s'engager dans l'infanterie et de gravir les échelons. De brutales campagnes militaires au Kenya et en Somalie mirent en évidence sa soif de gloire, quel qu'en soit le prix à payer. Aussitôt après son coup d'État, Amin promit des élections libres. Qui ne furent jamais organisées. Une semaine après sa prise de pouvoir, il s'autoproclama président du pays, pour finalement se faire appeler « Son Excellence le Président à vie maréchal Al Hadji docteur Idi Amin Dada, titulaire de la Victoria Cross, du Distinguished Service Order et de la Military Cross, Conquérant de l'Empire britannique en Afrique en général et en Ouganda en particulier ». Amin était également connu pour se désigner en tant que « Seigneur de toutes les bêtes de la terre et des poissons de la mer ».

Il se mit par ailleurs en scène porté sur un trône par des Ougandais d'origine européenne, qu'il força ensuite à se prosterner devant lui, en présence de photographes qui transmirent des images de la cérémonie dans le monde entier. Il vanta la façon dont Hitler avait traité les Juifs, menaça de déclarer la guerre à Israël, insulta d'autres chefs d'États et fit un pied de nez aux anciens maîtres de l'Ouganda, aux temps des colonies, en proposant de devenir roi d'Écosse et de mener les Écossais à leur indépendance méritée vis-à-vis de l'Angleterre. Il s'allia à Mouammar Kadhafi, le dictateur libyen, et acheta des armes à l'Union soviétique. Amin régnait par la terreur ; son régime assassina ses ennemis politiques et ethniques, avérés comme imaginaires, épouvantable massacre qui coûta la vie à cinq cent mille Ougandais,

La Dame de Katwe

selon les estimations. On raconta même qu'il était cannibale et dévorait les organes de ses victimes.

Ses huit années de règne ravagèrent l'économie de l'Ouganda. En 1972, il bannit les dizaines de milliers de commerçants indiens dont dépendait l'infrastructure financière du pays, qu'il remplaça par ses soldats si ignorants qu'ils vendaient, par exemple, les tee-shirts de taille 42 pour 42 shillings ougandais. Les professionnels du commerce chassés, l'économie du pays sombra, plongeant la moitié de la population sous le seuil de pauvreté absolue. Amin nationalisa les terres du pays, expulsant les villageois de leurs fermes ancestrales, ce qui poussa les autres tribus à se révolter contre la sienne, les Kakwa. La population se réfugia en masse à Kampala, en quête d'un minimum de sécurité. Dès leur arrivée, bon nombre d'entre eux furent parqués à Katwe, un bidonville où personne d'autre ne voulait s'installer.

Jamidah et ses deux fils, Hakim Ssewaya et Moses Sebuwufu (en Ouganda, le nom de famille est un dérivé du nom du clan du père), louaient une minuscule pièce à Katwe, non loin d'une station-service où elle vendait de l'alcool, sur un étal dressé à côté des pompes. Un jour, alors qu'elle craignait d'être expulsée car elle avait de plus en plus de difficultés à régler son loyer, un client lui parla d'un vieil homme établi au pied de la colline, dans le marais, qui envisageait de vendre des lopins de terre à un prix dérisoire.

– Ma mère avait très envie d'aller le trouver, mais elle avait peur de l'endroit car c'était une zone de végétation sauvage, où personne ne s'aventurait, raconte Hakim.

La terre des grenouilles

Finalement, Jamidah alla rencontrer Qasim, ainsi se prénomma cet homme, sur la route Nasser, où il travaillait ; son emploi consistait à découper des journaux en petits morceaux qui étaient ensuite compactés dans des sacs en toile pour former des sortes de matelas. Qasim était tanzanien ; il raconta à Jamidah qu'il avait autrefois été au service du kabaka, le roi de la région du Buganda et de la tribu des Baganda, dont les terres ancestrales comprenaient Kampala et la majeure partie des environs, au sud de l'Ouganda. Le pays tirait d'ailleurs son nom de celui de cette ethnie. Qasim expliqua à Jamidah que du temps où il était employé au palais royal, sur la colline, dans les années 1960, un des lieutenants du kabaka lui avait offert cette terre, qui ne valait rien à ses yeux. En effet, les Baganda étaient pétris d'un tel orgueil qu'aucun n'aurait voulu dormir dans cette espèce de marécage.

Jamidah accepta de revoir Qasim, cette fois sur ses fameuses terres, où il lui proposa un modeste terrain. C'est ainsi qu'en cette année 1971 Jamidah devint la première à posséder une parcelle de la plaine de Katwe. L'affaire fut conclue pour 1,2 cent. Toutefois Jamidah ne put verser qu'un acompte de 0,8 cent ; elle dut ensuite travailler des mois pour verser le solde.

Zone parsemée de buissons, Katwe s'étendait sur environ quatre kilomètres carrés. On y trouvait de l'herbe à éléphant en quantité, des manguiers, des ignames, ainsi que d'innombrables grenouilles. Tous les soirs, le coassement des batraciens produisait un tel vacarme que Hakim et Moses avaient du mal à trouver le sommeil. Jamidah prit l'habitude de désigner la zone

La Dame de Katwe

qu'avait reçue Qasim sous l'appellation de Nkere, ce qui signifie « terre des grenouilles ». Ce serait plus tard l'une des dix-neuf divisions qui constituent aujourd'hui l'immense bidonville que l'on appelle Katwe.

Vieillard excentrique vêtu d'une tunique faite de chaussettes cousues ensemble, Qasim glissait des pièces de monnaie dans ses oreilles et ne portait jamais de chaussures. Sa minuscule demeure était située dans un bosquet, cernée de ruches et de mambas verts. Hakim soupçonnait Qasim, qui prétendait avoir dépassé les quatre-vingts ans, d'être un sorcier.

La parcelle de Jamidah se trouvant non loin de chez Qasim, celui-ci demandait souvent au jeune Hakim d'aller lui chercher de l'eau ou de l'aider à préparer la tête d'une vache fraîchement abattue pour le repas. Ce faisant, il lui racontait comment le kabaka mobilisait ses forces pour affronter les autres tribus. Tous les soirs, Qasim allumait un feu dans son cabanon et chantait dans une langue mystérieuse dont Hakim ne comprenait pas un traître mot.

Un jour, la mère du jeune garçon fut contrainte de quitter son étal, près des pompes à essence : la station-service venait d'être rachetée par un immigré indien qui refusait qu'une Noire fasse commerce chez lui. Jamidah dut donc se dissimuler sous des arbres voisins pour vendre son alcool. Quand Idi Amin chassa les Indiens du pays, cette station-service fut confiée à un Noir ougandais, qui laissa Jamidah récupérer son ancien emplacement. Ses ventes se multipliant, elle apporta quelques améliorations à sa cahute, sur son bout de terrain, en lui ajoutant trois petites pièces. Elle remplaça

La terre des grenouilles

le toit en feuilles de papyrus par des plaques de tôle, qui l'abritèrent mieux des pluies torrentielles très fréquentes. Elle fut même en mesure d'envoyer Hakim au lycée Saint-Peter, sur la colline de Nsambya, où ses talents de footballeur lui valurent d'être surnommé « le Pelé de Saint-Peter ».

En 1980, l'une des guerres civiles qui minaient l'Ouganda toucha Katwe. Le bidonville étant considéré par la plupart des Ougandais comme une sorte de *no man's land*, il devint un lieu idéal pour perpétrer des massacres. Les soldats abattaient de façon plus ou moins aléatoire tous ceux qu'ils soupçonnaient, cela leur suffisait, d'être des rebelles. C'est ainsi que Mariam Nakiwala, la grand-mère de Hakim, fut tuée. Elle se vida de son sang juste devant le cabanon familial, sous les yeux de son petit-fils, qui ne put rien faire pour la sauver. Hakim dut en effet rester terré à l'intérieur, une main sur la bouche de Simon, son neveu de deux ans, conscient qu'au moindre bruit les soldats les abattraient. Hakim et sa famille durent finalement se réfugier une année durant dans un autre quartier de Katwe, où ils virent régulièrement des malheureux être brûlés vifs. Un des meilleurs amis de Hakim fut au nombre des victimes ; les soldats laissèrent si longtemps son cadavre au milieu des flammes qu'il n'en resta rien d'autre qu'une jambe.

Cela étant, à Katwe, la plus grande menace reste l'eau. Hakim, qui a passé toute sa vie dans le bidonville, a toujours considéré le ciel avec appréhension. Car Katwe est une zone marécageuse que chaque pluie ou presque inonde en totalité. À tel point que Hakim est parfois contraint de se réfugier sur le toit de sa maison.

La Dame de Katwe

Il peut s'écouler des jours entiers avant qu'il puisse entrer dans son logis pour l'écoper.

Jamidah, qui est décédée en 1994, a donné naissance à dix enfants, de trois pères différents, mais seuls Hakim et Moses sont encore de ce monde. Hakim, qui travaille pour une entreprise de taxis, est aussi pauvre que le jour où il s'est installé dans le bidonville. Sa femme les a abandonnés, leurs six enfants et lui, il y a quelques années, après une inondation durant laquelle leur maison resta entièrement submergée plusieurs jours durant. Hakim est resté car cet endroit est le seul véritable foyer qu'il ait jamais connu.

– Je m'inquiète tant pour l'avenir de ma famille que je n'arrive pas à trouver le sommeil quand je m'allonge pour dormir, dit-il. Je dois porter des tee-shirts déchirés, afin d'économiser ce que je peux pour les miens. Ce qui me tracasse surtout, c'est de ne rien pouvoir prévoir pour mes enfants. Je ne sais pas comment ils s'en sortiront quand je ne serai plus là. Dès le lendemain de ma mort, ils n'auront pas de quoi s'acheter du sucre.

Hakim Ssewaya, qui estime être âgé d'environ quarante-huit ans, vit à Katwe depuis quatre décennies. Au cours de ses quinze premières années dans le bidonville, il a vu dix changements de gouvernement en Ouganda. Chaque fois qu'un nouveau personnage s'est emparé du pouvoir, des membres de sa tribu ont afflué à Katwe, dans l'espoir d'obtenir quelque avantage de la situation politique. En 1986, à l'issue d'un énième coup d'État, Yoweri Museveni est devenu Président et l'est resté jusqu'à aujourd'hui. Non que la population ougandaise en soit satisfaite, loin

La terre des grenouilles

de là. Elle s'est simplement lassée des révoltes et des guerres qui n'ont jamais rien changé.

– Quand la guerre s'est terminée, en 1986, les gens ont commencé à revenir à Nkere, raconte Hakim. Beaucoup avaient fui pour s'abriter dans d'autres quartiers de Katwe, à cause des combats, mais quand ils ont compris que ceux-ci avaient cessé, ils sont revenus. On aurait dit qu'ils étaient trois fois plus nombreux qu'à leur départ. On pourrait se demander pourquoi ils sont tant à s'établir ici, sans vouloir ensuite quitter cet endroit misérable. En fait, ce marécage est rempli de personnes qui n'ont nulle part ailleurs où aller.

Et ils arrivèrent, encore, encore et encore.

Quand il mourut, Qasim avait vendu la totalité de ses terres, par minuscules parcelles, à des centaines de nouveaux propriétaires, au point qu'il lui restait tout juste assez d'espace pour être enterré. Sa tombe fait aujourd'hui partie d'un égout.

Les habitants de villages très éloignés, dans tout le pays, venaient à Kampala car ils pensaient que la vie serait meilleure en ville, avec l'accès à l'électricité et à des hôpitaux et écoles de meilleur niveau. Ils venaient car il y avait si longtemps que leurs terres ancestrales se transmettaient de génération en génération qu'il ne leur restait plus aucune surface à cultiver. Ils venaient parfois simplement parce qu'Idi Amin leur avait confisqué leurs terres et qu'il leur était impossible d'en reprendre possession. Ils venaient car ils avaient entendu dire que les aides internationales profitaient en premier lieu aux

La Dame de Katwe

déshérités de la capitale et ne parvenaient quasiment jamais en province. Ils venaient pour fuir les guerres qui faisaient régulièrement rage dans les campagnes. Ils venaient pour se faire soigner du sida, qui, au plus fort de l'épidémie, toucha quinze pour cent de la population ougandaise, en grande partie du fait de relations sexuelles non protégées. Ils venaient car on ne voyait jamais d'argent dans leur village ; ils se sentiraient riches en percevant ne serait-ce que quelques shillings par jour, même si cela ne leur suffirait pas pour survivre.

Ils venaient, donc. Mais ensuite ?

– C'est un piège, assène John Michael Mugerwa, évêque pentecôtiste ougandais qui a travaillé à Katwe près de trois décennies durant. Les gens quittent leur village avec des rêves plein la tête car pour eux la ville est synonyme de bonheur, de beauté, de succès et de prospérité. Ils font tout pour s'y rendre, avant de découvrir que la vérité ne correspond pas à leurs attentes. L'argent ne pousse pas sur les arbres, à Kampala. C'est un piège en ce sens que, lorsque ces personnes quittent leur village pour migrer à la capitale, elles promettent à leur entourage qu'elles vont y mener une vie bien meilleure. Bien souvent, elles ont vendu tout ce qu'elles possédaient pour entreprendre le voyage, si bien qu'elles n'ont plus nulle part où loger dans leur village.

Que se passe-t-il alors ?

– Imaginez-vous ne présenter aucune compétence particulière si ce n'est celle de faire pousser de quoi vous nourrir, et n'avoir reçu aucune éducation ni aucune formation susceptible de vous servir en ville, poursuit Mugerwa. En arrivant à Kampala, vous vous retrouvez

La terre des grenouilles

quasiment dans la peau d'un détenu en cavale, non pas parce que vous avez commis un délit, mais parce que vous n'avez rien à faire. Il vous faut donc trouver un endroit où vous fondre dans la masse. Ce qui vous pousse généralement vers des lieux où la vie n'a plus aucune substance, où personne ne vous demande ni qui vous êtes ni d'où vous venez, où personne ne remarque votre existence.

Ils venaient, donc. Et ils restaient. Et ils avaient besoin d'un endroit où se faire oublier.

Katwe.

En plus d'être le plus grand des huit bidonvilles de Kampala, Katwe (prononcez « Katweï ») est l'un des pires endroits au monde. Cette cuvette subit souvent de telles inondations que bon nombre de ses habitants dorment dans des hamacs suspendus au toit de leur bicoque, afin de ne pas être noyés. Les eaux usées qui coulent dans les égouts à ciel ouvert longeant les ruelles se répandent alors dans les logis. Les déchets du centre-ville de Kampala, tout proche, se déversent directement dans Katwe. Il n'existe aucun service de collecte des ordures. Les mouches sont omniprésentes. La puanteur, épouvantable.

Quand il n'est pas inondé, Katwe n'est qu'une étendue de terre battue souillée par les égouts. Rien n'y pousse. Chiens, rats et bétail errants sont en concurrence avec les humains pour survivre dans cet espace confiné et chaque jour davantage bondé. Il est possible de jouir d'un foyer, quand on trouve un peu de place pour ériger une case de fortune, au moins jusqu'à ce qu'un promoteur immobilier estime que l'endroit a une

La Dame de Katwe

valeur potentielle et y mette le feu. Pour chasser les gens de leurs demeures, on les incendie.

Quand on parle d'« eau courante » à Katwe, il est question de l'eau que l'on n'obtient qu'en traversant le bidonville, jusqu'à un puits crasseux que tous se partagent ou une mare fétide. Quand par miracle elle est disponible, l'électricité est hors de prix pour les habitants de Katwe. Les propriétaires se présentent régulièrement avec un sac rempli de cadenas ; quiconque n'est pas en mesure de régler son loyer est aussitôt expulsé.

On ne trouve aucun panneau indicateur dans ce dédale de ruelles défoncées et de taudis délabrés, où le concept d'adresse est inexistant. Pour mesurer la course du temps, on surveille la taille de son ombre. Pas d'horloge. Pas de calendrier. Situé à quelques degrés de l'équateur seulement, Katwe ne connaît pas de saisons, ce qui renforce le caractère répétitif, presque léthargique, de la vie quotidienne. Chaque jour ressemble au précédent. Survivre à Katwe nécessite autant de courage et de détermination que de débrouillardise et de chance. Sous le régime d'Amin, tandis que l'Ouganda subissait un embargo commercial, Katwe devint une véritable Mecque pour les pièces détachées. Tout article recherché sur le marché noir pouvait se trouver dans le bidonville, dont les habitants avaient développé une ingéniosité vitale, au milieu de cette misère.

Quand vous vivez à Katwe, le reste de la population ougandaise préfère que vous n'en bougiez pas. Dans les quartiers plus paisibles qui cernent la cuvette, les maisons, stations-service et supermarchés sont protégés par des gardes armés d'AK-47. Les gratte-ciel du

La terre des grenouilles

centre-ville de Kampala sont visibles depuis n'importe quel point de Katwe, distants de quelques dizaines de minutes de marche seulement. Les enfants s'y aventurent tous les jours pour mendier ou faire les poches des passants, avant de rentrer chez eux le soir venu.

À Katwe, la vie est si précaire qu'il est souvent difficile de déterminer qui sont les parents des enfants. On y trouve surtout des mères célibataires, dont les rejetons passent de façon aléatoire d'une cahute à une autre. Tout le monde bouge mais personne ne s'en va. On dit que quand on naît à Katwe, on meurt à Katwe. Maladies fatales, morts violentes, dues à la famine ou à l'abandon, touchent tout le monde, pourtant nul ne s'appesantit sur les tragédies individuelles, tant elles sont fréquentes. La plupart des enfants de Katwe sont orphelins de père, souvent battus ou molestés sexuellement par les hommes de leur entourage. Quant aux femmes, elles ne présentent généralement d'intérêt aux yeux des hommes que lorsqu'il est question de sexe ou de s'occuper des enfants. Quantité d'entre elles se prostituent et finissent par tomber enceintes, sans pouvoir se permettre de cesser de faire commerce de leur corps. Quand vient le soir, elles enferment donc leur progéniture dans leur cabanon. Il n'est pas rare qu'à leur retour, au petit matin, elles trouvent leurs enfants noyés par une inondation ou brûlés vifs dans un incendie provoqué par la lampe à pétrole renversée qui faisait office de veilleuse.

Selon l'évêque Mugerwa, près de la moitié des adolescentes de Katwe sont mères. En grande partie à cause du manque d'accès aux dispositifs de contraception dans ce bidonville comme dans les autres, l'Ouganda est

La Dame de Katwe

aujourd'hui le pays dont la population est la plus jeune au monde, avec un âge moyen de quatorze ans. Le taux de natalité faramineux donne des légions d'enfants, alors que les infrastructures sont largement insuffisantes pour les élever et les éduquer. Nombre d'entre eux deviennent sans abri et sans espoir, conscients qu'ils ne manqueraient à personne s'ils venaient à disparaître. La jeunesse de Katwe est marquée d'une infamie écrasante, une sensation de défaite, de résignation qui lui crie qu'elle n'a pas plus de chance de s'en sortir que n'importe qui d'autre dans ce cloaque. La survie passe avant la réussite.

– Nous avons des enfants qui élèvent des enfants, résume Mugerwa. On appelle cela la chaîne de pauvreté. La mère célibataire étant incapable de subvenir aux besoins de son foyer, ses enfants s'éparpillent dans les rues et ont à leur tour des enfants dont ils ne peuvent s'occuper. C'est un cycle de misère presque impossible à briser.

Quand Harriet Nakku s'installa à Katwe, en 1980, la pagaille d'habitations en piteux état et surpeuplées s'étendait aussi loin que portait le regard, dans toutes les directions.

Et les grenouilles avaient toutes disparu.

Harriet n'avait pas été désirée. Pas prévue. Comme tant d'autres enfants en Ouganda, elle n'était qu'une erreur, si toutefois il est correct de qualifier d'erreur un enfant venu au monde à cause d'une absence de contraceptif. Disons plutôt que Harriet était une fillette dont les parents avaient espéré qu'elle ne soit pas